

Essai sur l'origine de l'inégalité entre les sexes

Bernard Arcand

Volume 1, Number 3, 1977

Le rapport Hommes-Femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/000861ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/000861ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Arcand, B. (1977). Essai sur l'origine de l'inégalité entre les sexes. *Anthropologie et Sociétés*, 1(3), 1–14. <https://doi.org/10.7202/000861ar>

ESSAI SUR L'ORIGINE DE L'INÉGALITÉ ENTRE LES SEXES¹

Bernard Arcand
UNIVERSITÉ LAVAL



L'anthropologie n'échappe pas au sexisme. Le préjugé est manifeste chaque fois qu'une collègue essaie de vivre de son métier, mais plus subtil quand un diagramme de parenté place le triangle-mâle sur la gauche pour des lecteurs habitués à lire de gauche à droite. Même les travaux les plus célèbres nous paraissent aujourd'hui imbus d'un profond sexisme; pour s'en convaincre il suffira de relire Evans-Pritchard, Lévi-Strauss, ou encore Margaret Mead ou Evelyn Reed. L'anthropologie projette souvent l'image d'un regroupement d'hommes parlant de femmes entre eux. Elles nous y sont décrites comme des personnages lointains, différents, parfois inquiétants et souvent admirables: on dit vraiment n'importe quoi. La femme est avant tout pensée, elle devient un symbole, ce qui lui permet de faire un retour en force dans une discipline qui connaît présentement un renouveau d'intérêt pour les études symboliques. Par contre, les femmes productrices, agissantes au sein de leur société, elles, sont impensables.

On a déjà dit que toute science est une idéologie qui doit constamment chercher à se détruire. De la même manière, l'anthropologie n'échappe au sexisme qu'en le prenant pour objet d'étude. Peut-être la question anthropologique la moins sexiste aujourd'hui consiste à vouloir identifier la véritable nature et l'origine de l'inégalité entre les sexes. C'est la question que nous voulons aborder, mais surtout pour faire un survol des diverses réponses qu'elle a suscitées.

▣ L'origine

Même si la question est aujourd'hui fort populaire et semble engager beaucoup d'énergies, les théories sur l'origine de l'inégalité entre les sexes ne sont pas particulièrement nombreuses. On pourrait regrouper ces théories — et c'est ainsi que nous les examinerons tour à tour — selon qu'elles suggèrent un déterminisme biologique ou éthologique, insistent sur l'importance du rôle de la femme dans le processus de production, privilégient plutôt la structure économique plus vaste de la société toute entière, ou enfin selon qu'elles font porter notre attention sur le processus de reproduction sociale.

Dans l'état actuel du débat, il ne semble pas possible de retenir les théories fondant l'inégalité sur un quelconque déterminisme biologique ou éthologique. Celles-ci prétendent que la femme est en général plus petite, plus faible et plus fragile que l'homme et qu'il ne saurait donc être question de lui confier les tâches les plus lourdes. Cette incapacité physique la placerait dès lors en position d'infériorité. Pourtant, comme les critiques l'ont très bien démontré (Eichler 1977, Kirsch 1974 et 1976), le dimorphisme sexuel est relativement peu élevé chez les humains et ne peut être érigé en cause finale. Les tenants de ces théories, sur la base de faits encore très incertains, tendent à conclure trop rapidement et il serait probablement facile — pourvu qu'on apprécie ce genre de jeu — de démontrer les hypothèses inverses et d'une manière à peine moins précaire. Ces théoriciens feront alors intervenir des sociétés de primates qu'ils auront sélectionnées avec précaution (babouins plutôt que chimpanzés) dans le but de clore la discussion et établir définitivement que la passivité de la femelle et la domination du mâle sont écrites dans les lois de la nature, lois auxquelles l'espèce humaine ne saurait déroger. Malheureusement, les primates parlent encore moins que les statistiques et on peut toujours leur faire dire ce que l'on veut bien entendre. Le plus inquiétant dans tout cela a déjà été souligné, entre autres, par Meillassoux :

La notion d'une continuité sociale ou culturelle entre l'homme et l'animal comme l'idée dominante de l'éthologie contemporaine selon laquelle il est possible de trouver chez les animaux l'origine de certaines de nos institutions sociales et de nos comportements, se fonde sur un anthropocentrisme implicite illustré par des exemples pris dans des espèces très diverses et distraits de leur contexte. Cet anthropocentrisme d'apparence naïf, plus accusé encore que l'ethnocentrisme des ethnologues, mène droit à un déterminisme naturaliste sans issue et aux doctrines totalitaires du pouvoir.

Meillassoux, 1975:42

Quitte à reprendre ces théories lorsque preuve sera vraiment faite, il faut pour l'instant conclure que l'inégalité est avant tout un fait social qu'il nous faut expliquer comme tel.

Plusieurs situent l'origine de l'inégalité dans le fait de la division du travail entre hommes chargés des activités de chasse et femmes chargées de la cueillette. L'importance de cette division est aujourd'hui admise par tous, mais des désaccords sérieux apparaissent dès qu'on essaie d'identifier ses sources profondes et ses implications futures.

Puisque nous avons rejeté le déterminisme biologique, ce n'est pas parce qu'ils sont plus grands, plus forts ou plus agiles que les hommes font la chasse. Certains disent qu'il s'agit là d'un effet secondaire de la moins grande mobilité des femmes, laquelle résulte du fait qu'elles ont la responsabilité de la garde des enfants (Gough 1973). Cette affirmation se retrouve assez fréquemment et le plus souvent sans justification supplémentaire. D'autres iront même jusqu'à élaborer des tests statistiques assez complexes afin de

démontrer la corrélation existant entre mobilité féminine et participation aux activités économiques de la société (Brown 1970; Burton, Brudner et White 1977). Mais une corrélation statistique ne constitue pas une explication causale et, à moins de prétendre qu'il est *naturel* pour la femme d'être responsable de la garde des enfants, l'absence de mobilité demeure rien de plus qu'un phénomène culturel qu'il nous faut expliquer².

La thèse d'Ernestine Friedl est plus subtile. Elle affirme d'abord la fonction de la division du travail: d'une part, il serait impossible de chasser tout en portant de lourds légumes et, d'autre part, un système qui ferait alterner les producteurs d'une activité de chasse à une activité de cueillette serait peu viable puisque la chasse est une entreprise incertaine qui doit nécessairement s'appuyer sur une production constante de fruits et de légumes (1975:16). De plus, la dimension très restreinte des groupes de chasseurs-cueilleurs et leur taux de mortalité infantile très élevé font que la plupart des femmes adultes sont enceintes ou ont à prendre soin de jeunes enfants durant la majeure partie de leur vie. Voilà donc fondée la division du travail, prémisse de l'inégalité.

La thèse de Friedl, comme toutes celles qui insistent sur l'importance de l'immobilité féminine, véhicule une illusion de la chasse qui aurait dû disparaître depuis longtemps. On imagine la chasse comme une activité nécessairement ardue, difficile et même dangereuse; voilà pourquoi les femmes, retenues par le soin des enfants, ne peuvent s'y consacrer. Pourtant, l'ethnographie récente des sociétés des chasseurs-cueilleurs nous décrit plutôt la chasse facile, routinière, demandant peu d'énergie ou de mobilité. Par ailleurs, comme le démontre Patricia Draper (1975), la cueillette, activité féminine chez les !Kung, exige du producteur un savoir, une force physique et une mobilité considérables. D'autre part, et à la suite des publications de Lee et Devore (1968), Bicchieri (1972) et Sahlins (1974), j'ai déjà essayé de montrer que chez les Cuiva de Colombie la chasse n'est pas nécessairement une activité hasardeuse ou incertaine et que les hommes considèrent la chasse comme une routine facile et sans danger (Arcand 1976). En fait, l'observateur est frappé par la ressemblance entre les activités de chasse et de cueillette, que les Cuiva désignent par le même terme, *heita*, c'est-à-dire "aller chercher de la nourriture". Donc, la division sexuelle du travail ne semble pas avoir la fonction que lui attribue Friedl. Que les groupes de chasseurs-cueilleurs soient démographiquement faibles, soit, et on peut même admettre que les femmes ont le plus souvent charge des enfants, mais si l'on calcule, chez les Cuiva, le nombre d'heures requises par la chasse et les heures durant lesquelles une mère se sépare de ses enfants, la différence semble minime et justifie mal d'y voir là le fondement d'une division du travail.

Un autre aspect de cette illusion de la chasse consiste à la croire prestigieuse. Toute une littérature féministe et anthropologique pense voir chez les chasseurs-cueilleurs un parti-pris pour la chasse et son produit,

presque au mépris des légumes et de leur cueillette. Pour comprendre combien cette illusion est superficielle il faut saisir toute la subtilité de la cueillette (Draper 1975), ou avoir vu des chasseurs Cuiva écouter avec admiration une vieille femme racontant comment, encore jeune fille, elle découvrit un très bon miel. Bien sûr que les activités de chasse sont souvent très prestigieuses; mais ce prestige n'est pas inscrit dans la nature de l'activité elle-même. Le prestige de la chasse est une invention culturelle, typiquement une invention d'hommes, une manipulation idéologique servant des fins sociales particulières.

Une fois établie la division sexuelle du travail — nous y reviendrons dans un instant — on a souvent lié l'inégalité à une participation différentielle aux activités économiques de la société. Après quelques déclarations, parfois assez simplistes, voulant que l'importance de la production par les femmes soit un indice exact de leur degré d'autonomie sociale (Gough 1973), on a suggéré que c'est en fait le contrôle du produit de leur travail, le contrôle par les femmes de leurs activités économiques qui assure leur autorité (Sanday 1974). Encore une fois, la corrélation est probablement juste mais n'offre pas de solution, puisqu'on ne fait que reporter le problème et reformuler la question qui devient alors: sous quelles conditions les femmes sont-elles en mesure de contrôler le produit de leur travail?

La même critique peut être adressée à la seconde thèse du travail de Friedl (1975) qui situe la source de l'inégalité dans le fait que dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs les hommes ont le plus souvent seuls la responsabilité de la distribution de nourriture et de biens à l'extérieur du groupe domestique. Admettant que nous connaissons mal la façon dont les légumes sont distribués dans ces sociétés, Friedl postule que ces produits d'activités féminines sont conservés à l'intérieur de l'unité domestique et que c'est là la raison fondamentale du pouvoir masculin, puisque les hommes acquièrent ainsi le contrôle des relations sociales extérieures. Cette thèse est le résultat d'une erreur ethnographique. En fait, au sein de la société Cuiva, et peut-être aussi chez plusieurs autres chasseurs-cueilleurs, toutes les nourritures sont distribuées parmi tous les membres de la bande et ce sont les femmes qui détiennent la responsabilité principale de cette distribution, ce qui ne les place pas pour autant dans une position dominante face aux hommes. Si on ajoute à cela l'illusion de la chasse dont nous avons déjà parlé et qui fait dire à Friedl que les produits de la chasse sont plus rares et prestigieux que les produits mornes et ennuyeux de la cueillette, il ne reste de la thèse que certains marqueurs de l'inégalité, le contrôle de la distribution non domestique et l'accès privilégié à la sexualité, qui demeurent inexpliqués et qui n'expliquent rien.

C'est à cette même difficulté que doivent faire face la plupart des efforts récents pour reprendre la thèse de Engels et faire du pouvoir mâle le résultat de la création d'un surplus économique, de l'existence de l'Etat, de la stratification sociale et du contrôle par les hommes de la propriété. Karen

Sacks (1975), entre autres, a voulu rendre cette thèse plus subtile et plus conforme à la littérature ethnographique. Elle suggère que la propriété privée et le développement de la production pour fins d'échange mènent nécessairement à la domestication et à l'infériorité des femmes; et c'est cette domestication qui est essentielle: il faut nier aux femmes l'accès au secteur public du travail. Pourtant, comme le souligne Eichler (1977), la domestication comme telle n'est pas une explication suffisante puisque l'abolition du travail domestique, chez les Noirs américains ou les bourgeoises, n'est pas source d'égalité. Critique plus sérieuse, un article récent de Peter Aaby (1977) nous rappelle qu'on ne peut faire intervenir l'Etat et la propriété de façon artificielle et qu'il nous faut expliquer leur origine. La propriété suppose avant tout la production d'un produit social qui peut être accaparé, l'existence de moyens de contrôle de la production et de la reproduction, ce qui en soi suppose probablement une certaine objectivation de la femme.

C'est dans cette ligne de pensée que semble mieux se situer la thèse de Chantal Kirsch (1974), qui pose de nouveau la division sexuelle du travail comme fondement de l'inégalité entre les sexes. Selon Kirsch, la formation de la vie sociale, la création d'un produit social, donna une importance particulière, sinon nouvelle, au processus de reproduction sociale. Or, de par leur sexe, les femmes détiennent une capacité évidente de contrôle sur la reproduction de l'espèce. Elles ont le pouvoir de remplacer leur force de travail par celle qu'elles produisent elles-mêmes. C'est donc dire que les hommes se voyaient menacés de n'être plus qu'une force au service des femmes. Il leur fallait donc acquérir le contrôle des enfants et, avant, celui des femmes pour les empêcher d'accaparer la reproduction (1974:274). La division du travail servit à neutraliser cette menace: les hommes s'assurent le contrôle d'un aspect important de la production pour ainsi devenir indispensables au groupe.

Ceci ne rend sans doute pas justice au travail considérable de Kirsch, lequel constitue peut-être à ce jour le meilleur effort de spéculation sur la question. L'hypothèse est séduisante, surtout si on la qualifie sur quelques points. Il semble évident qu'une fois éliminés tous les faux déterminants biologiques, la différence essentielle entre les sexes réside dans le contraste entre la capacité naturelle des femmes d'assurer la majeure partie du processus de reproduction de l'espèce et le caractère limité et transitoire de la participation mâle à ce processus. Il est facile d'imaginer, comme certains l'ont déjà fait, une société humaine dominée par les femmes et où seulement quelques mâles servent d'étalons. Ce qui est plus difficile à imaginer, dans la thèse de Kirsch, c'est le complot des hommes se groupant pour agir de manière concertée contre les femmes. Sauf si une prémisse est introduite dont Kirsch ne parle pas. L'existence d'un rapport de force, ou même d'inégalité, entre les sexes suppose la division de l'espèce humaine en deux catégories sexuelles clairement identifiées. La remarque peut sembler triviale, mais il est sans doute utile de se rappeler que la première forme d'oppression sexuelle porta probablement sur tout ce qui n'était pas hétérosexualité.

Lorsqu'on sait l'importance que prennent souvent de telles catégories de regroupement social comme guides du comportement, il est possible d'imaginer un groupe d'hommes agissant comme "hommes" contre les "femmes", et pour les raisons mentionnées par Kirsch. Le complot semble possible dès la définition des deux groupes sociaux, dès que la société impose à ses membres la division sexuelle. Gayle Rubin a dégagé les implications politiques de cette prémisse:

The dream I find most compelling is one of androgynous and genderless (though not sexless) society, in which one's sexual anatomy is irrelevant to who one is, what one does, and with whom one makes love.

Rubin, 1975:204

Il peut être utile ici de bien faire comprendre que cette thèse ne suppose en fait que l'existence de deux catégories, "hommes" et "femmes", et ne préjuge en rien du contenu sémantique de ces catégories, ni de la conceptualisation de leurs relations réciproques. Différentes cultures ont défini de façons fort diverses le contraste mâle/femelle et il ne faut jamais douter de l'importance et de la puissance symbolique que peut acquérir une telle distinction biologique. Comme le rappelle Ardener (1975), c'est au moins ce que Hertz nous a enseigné en traitant d'une distinction biologique aussi mineure que la plus grande fréquence de la tendance droitrière. Nous savons que certaines cultures ont élaboré des modèles semblables à la thèse de Kirsch et que, par exemple, plusieurs mythes sud-américains racontent un âge d'or où les femmes détenaient tous les grands pouvoirs, lesquels furent plus tard ravis par les hommes (Bamberger 1974, Murphy et Murphy 1974). Par contre, d'autres ont choisi le modèle inverse, donnant au départ la préséance du mâle qui sera lui-même créateur de la femme (Saladin d'Anglure 1977). Tout est possible et toutes les sociétés connues ont élaboré des modèles idéologiques pour expliquer, justifier, ou masquer les relations entre les sexes. On prétendra les femmes plus "naturelles", "inférieures", "plus puissantes", "objet d'échange ou d'étude", on dira que "les femmes donnent la vie et que les hommes la détruisent" (Ortner 1974). On dira n'importe quoi. C'est là le champ extrêmement riche de l'invention culturelle et l'ethnographie nous apporte chaque jour les théories culturelles les plus variées et les plus contradictoires. Rien de commun dans tout cela et rien pouvant fonder une théorie mentaliste de l'origine de l'inégalité. Il nous suffit de savoir que la distinction entre les sexes est elle-même une invention sociale et que la base de la féminité est avant tout son opposition à la masculinité.

Il est enfin un dernier aspect de la thèse de Kirsch qu'il semble falloir qualifier. La menace de marginalisation qui pèse sur les hommes et les pousse à prendre contrôle d'une partie de la production explique, selon Kirsch, la division sexuelle du travail et l'inégalité entre les sexes. Pourtant, la logique de l'argument suggère rien de plus qu'un avantage physique de la femme devant être compensé par l'homme. Même si dans 3% des sociétés de chasseurs-cueilleurs les femmes n'abandonnent pas entièrement aux hommes

le contrôle de la chasse (Murdock 1957, Gough 1973), on peut retenir l'idée d'un besoin de compensation, et que celui-ci s'exprima très souvent par le contrôle de la chasse. C'est aussi dans le sens de cette compensation qu'il faudrait inscrire la prohibition de l'inceste qui assure la société d'un contrôle sur le biologique (Lévi-Strauss 1967, Ortner 1974) et les hommes d'une participation importante au processus de reproduction sociale. Mais les hommes n'en obtiennent pas pour autant le contrôle, pas plus que de se réserver les activités de chasse garantit leur domination des femmes. La thèse de Kirsch est une hypothèse intelligente sur l'origine de la division sexuelle du travail, prémisses essentielles et fondement de l'inégalité, mais encore faut-il expliquer la naissance de cette inégalité.

☐ L'inégalité

Rien de plus inutile que l'assertion trop souvent répétée voulant que la position sociale de la femme soit toujours inférieure et que l'homme soit partout dominant. Il faut dire, avant tout, qu'il est assez délicat de mesurer l'inégalité sociale. Les auteurs qui ont voulu évaluer quantitativement la domination mâle (O'Laughlin 1974, Gough 1973, Griedl 1975, Sacks 1975, Draper 1975) ont surtout porté attention aux mécanismes de contrôle de la production, soit par l'exploitation du travail ou la mainmise sur les produits de ce travail, et à ceux permettant le contrôle de la reproduction sociale, par exemple l'imposition des grossesses, l'utilisation des femmes comme objets d'échange parmi les hommes. Quels que soient les indicateurs choisis, il est difficile de généraliser et on doit conclure que dans certaines sociétés les relations entre les sexes sont au moins plus égalitaires qu'ailleurs. Tout se passe comme si la capacité de domination mâle, que Kirsch associe à leur contrôle de la chasse, et que Gough situe plus précisément dans leur contrôle des armes, corollaire de la chasse, ne s'actualisait pas toujours et partout de manière uniforme.

A ce sujet, plusieurs auteurs ont relevé les caractéristiques peut-être exceptionnelles des sociétés de chasseurs-cueilleurs. Kathleen Gough (1973:15) conclut que les femmes sont nettement moins dominées dans ces sociétés et elle dégage de leur situation une impression générale de réciprocité, respect, dignité et liberté. Louise Lamphere résume ces mêmes sociétés sous le qualificatif d'*égalitaires* (1974:103). Pour Paula Webster (1975), il ne peut y avoir de véritable exploitation dans ces sociétés sans classes. Karen Sacks, dans une étude comparative de quatre sociétés africaines, rejoint la même conclusion: "Essentially, Mbuti and Lovedu women are the equals of men..." (1975:222). Patricia Draper dit que la société !kung "...may be the least sexist of any we have experienced" (1975:77). Certains vont même jusqu'à conclure que ces sociétés sont marquées par la domination des femmes (Martin et Voorhis 1975:211). Peu importe cette dernière exagération, le fait demeure que dans certaines sociétés de chasseurs-cueilleurs l'inégalité entre les sexes est assez peu ou

même pas du tout évidente. C'est déjà dire beaucoup: l'inégalité n'est pas universelle, il faut en identifier les causes immédiates, et elle n'est pas éternelle.

Il est important de souligner ici que, d'une part, de tels rapports égalitaires ne sont pas nécessairement caractéristiques de toutes les sociétés de chasseurs-cueilleurs; dans la mesure où nous n'avons pas encore identifié les causes immédiates de l'inégalité, il serait pour le moins dangereux de prétendre que le fait même de la chasse-cueillette détermine l'égalité. D'autre part, il faut se rappeler que l'égalité des sexes dans ces sociétés est fondée sur une division du travail généralement rigoureuse et qu'elle résulte d'un rapport harmonieux et réciproque entre des secteurs d'activités différents. Les hommes ont le plus souvent pouvoir sur la chasse, les femmes sur la cueillette, et ces pouvoirs relatifs se reproduisent dans une réciprocité égalitaire aux niveaux des activités politiques et religieuses. Les femmes !Kung n'ont pas besoin de la permission des hommes pour exploiter un territoire et d'aucune aide masculine pour assurer cette production ou pour quelque autre tâche ardue (Draper 1975). Confirmant l'hypothèse de Lee (1974) sur la position des femmes au sein de ce type de société, les femmes Cuiva participent à part égale aux décisions politiques et matrimoniales de leur société, ainsi qu'au savoir et à la pratique religieuse. Il faudrait un jour véritablement démontrer cette impression par un exposé sans doute beaucoup plus long, mais il semble déjà certain que d'insister, dans le cas des sociétés !Kung et Cuiva traditionnelles, sur l'autorité des hommes soit dans la sphère d'activités domestiques, soit dans les sphères publiques d'échange de biens, serait faire violence à l'ethnographie.

Donc, se demander comment ces sociétés peuvent abandonner ces rapports communautaires et développer des rapports d'exploitation revient à reprendre de nouveau la question de l'origine de l'inégalité entre les sexes. Mais c'est aussi, comme le suggère Ardener (1975:22) "déssexualiser" la question et considérer l'infériorité féminine comme une manifestation particulière des rapports d'exploitation que l'on verra aussi apparaître entre aînés et cadets, sinon entre classes sociales. Ce passage aux rapports d'exploitation a été résumé par Pierre Beaucage:

A mesure que les techniques se développent..., la productivité du travail dépasse de plus en plus les exigences de la reproduction des producteurs. Si une fraction de la société est déjà en mesure d'exercer un certain contrôle sur l'ensemble du procès de production, on verra se renforcer la tendance à la répartition inégale du travail productif, jusqu'au jour où les inégalités prennent le pas sur les rapports communautaires comme déterminant des forces productives. Il s'ensuit une réorientation du développement de ces dernières, cette fois dans le sens des activités qui produisent des excédents réguliers, bien qu'au prix d'un travail considérable, dont l'agriculture, là où elle a un rendement supérieur, par individu, à la combinaison collecte-chasse-pêche. Les rapports communautaires ne disparaîtront pas subitement, cependant, mais occuperont une place de plus en plus secondaire dans des rapports

de production dont la dominante sera la consolidation des inégalités jusqu'à la constitution des classes.

Beaucage, 1976:401

Or, nous savons qu'au sein de sociétés comme la société Cuiva, les hommes sont déjà en mesure d'exercer un certain contrôle sur le procès de production, ne serait-ce que du fait de leur contrôle des armes. Il est facile d'imaginer comment l'adoption de l'agriculture et le maintien de la division sexuelle du travail mèneraient nécessairement à la répartition inégale du travail productif. Les Cuiva deviendraient alors plus semblables aux sociétés de la forêt tropicale, où le manioc, produit féminin, constitue près de 85% de la production de nourriture (Goldman 1963). C'est à ce moment qu'apparaîtra l'idéologie de la chasse prestigieuse, trop souvent attribuée aux chasseurs-cueilleurs, et qui sert avant tout à justifier la position favorisée des hommes. Donc, il y aura début d'inégalité entre les sexes lorsque les forces productives seront suffisamment développées pour permettre un excédent régulier et lorsque les hommes pourront se soustraire partiellement au travail productif et accaparer une partie importante du produit (Beaucage 1976:409). Chez les Cuiva, comme dans plusieurs autres régions, ce développement des forces productives se traduit par l'abandon progressif de la chasse et de la cueillette et leur remplacement, comme principal moyen de production, par l'agriculture.

Ce qui est intéressant c'est que dans ces mêmes régions ce développement vers l'agriculture semble avoir été longtemps bloqué, non pas à cause d'une quelconque ignorance technologique, comme on l'a souvent cru, mais bien par un refus considéré. Comme si les gens refusaient d'abandonner une société fondée sur des rapports communautaires pour un mode de vie qui risque d'actualiser toutes les inégalités latentes. Il y a là un blocage dans le développement des forces productives et c'est ce que Pierre Beaucage, parlant des Cuiva, essaie d'expliquer:

Leur "stagnation" semble devoir demeurer inexpliquée à moins qu'on ne considère ici déterminant les facteurs superstructurels, c'est-à-dire l'organisation égalitaire des bandes et l'idéologie d'autonomie interne des petits groupes familiaux qui font que le groupe "supérieur" (les aînés) n'est pas à même de contrôler l'ensemble du processus productif, et d'infléchir la vie du groupe dans telle ou telle direction.

Beaucage, 1976:409

Cette thèse semble assez proche de celle de Clastres (1974), pour qui l'idéologie dominante de la société de chasseurs-cueilleurs est en lutte permanente contre l'émergence du pouvoir individuel, séparé de la société, contre l'Etat. Selon Clastres, l'essentiel n'est pas l'innovation technologique, mais l'apparition d'un pouvoir politique. Ce pouvoir n'est pas le résultat du simple développement des forces productives ou de l'émergence de classes sociales, puisque ces développements sont eux-mêmes basés sur "le monopole de la violence physique légitime", lequel dans une thèse comme celle de Beaucage, demeure inexpliqué. Par contre, Clastres lui-même n'offre pas de

solution au dilemme qu'il soulève et n'explique jamais l'émergence de ce pouvoir qui précède nécessairement l'inégalité. Si la dynamique interne de ces sociétés est une lutte constante et organisée contre l'émergence de la propriété, du surplus, de l'Etat, et de l'inégalité, comment est-il possible d'imaginer leur transformation en sociétés basées sur les rapports d'exploitation?

Puisque la dynamique interne semble freiner cette transformation, la solution nous viendra peut-être de la dynamique externe, des histoires particulières de chacune de ces sociétés. Il n'est pas impensable que les raisons qui aujourd'hui font que ces sociétés se transforment soient essentiellement les mêmes qui agirent autrefois. C'est-à-dire, la disparition des gibiers, la perte de territoires de chasse, l'invasion colonialiste, tout ce qui fait que des chasseurs-cueilleurs ne peuvent maintenir la base de leur subsistance. Ceci amène nécessairement l'urgence d'augmenter l'effort de production et le plus souvent une transformation des moyens de production: limités à un territoire beaucoup plus restreint, les producteurs doivent en maximiser la productivité. Ces nouveaux moyens de production, typiquement l'agriculture, permettent la création d'un surplus régulier, ce qui facilite l'actualisation de rapports inégalitaires, ou, si l'on préfère, rendent plus difficile la lutte contre l'Etat. Voilà donc le moment où se manifeste vraiment l'inégalité entre les sexes.

☒ Conclusion

Ce que nous avons suggéré est en somme une modification de la thèse de Engels (1972). Le pouvoir mâle d'exploitation des femmes est un développement contemporain, plutôt que le résultat, de l'existence de surplus, de l'Etat, de la stratification sociale et du contrôle par les hommes de la propriété.

La toute première condition de l'émergence de l'inégalité entre les sexes est l'existence même des catégories "hommes" et "femmes" divisant l'espèce humaine. La division sexuelle du travail, le contrôle par les hommes des activités de chasse et des armes, en réaction à la capacité naturelle des femmes à contrôler la reproduction sociale, semble constituer une seconde condition essentielle. Enfin, le pouvoir politique permettant à certains de forcer les autres à produire un surplus qui dépasse les besoins des producteurs et dont les premiers s'accaparent, permettra donc l'actualisation des inégalités sociales. C'est la création de ce pouvoir et l'adoption de nouveaux moyens de production, souvent imposés de l'extérieur, qui transformeront les rapports entre les sexes, jusque-là essentiellement complémentaires et égalitaires, en rapports d'exploitation.

Ajoutons, cependant, que si cette transformation correspond à l'évolution récente de certaines sociétés de chasseurs-cueilleurs, il ne saurait être

question d'imposer partout ce modèle unique. Si les débuts de l'agriculture marquent l'origine de l'inégalité chez les !Kung et les Cuiva, il est aussi certain que des sociétés sans agriculture présentent des inégalités manifestes; qu'on pense, par exemple, aux sociétés inuit ou aux indiens de la Côte Nord-Ouest du Canada³. L'essentiel est de voir comment l'inégalité entre les sexes, qui paraît possible dès la création de deux sexes et la division sexuelle du travail, deviendra ou non une réalité concrète au sein d'une formation sociale particulière, et sous quelles conditions. Enfin, et peut-être le plus important, il faut aussi prendre conscience que la lutte au sexisme passe nécessairement par la lutte à toute forme d'exploitation et qu'elle ne se terminera que lors de l'abolition du pouvoir et au moment — que d'aucuns jugeront utopique — où la révolution culturelle réclamera l'abandon de la distinction sexuelle.

NOTES

1. Une première version de ce texte fut présentée dans le cadre du symposium *The Sociology of Sociology* lors du Congrès annuel de la Société canadienne de Sociologie et d'Anthropologie, à Fredericton, en juin 1977.

2. Bien que la plupart des anthropologues rejettent ce type de déterminisme biologique, on le retrouve parfois dans les endroits les plus étonnants. Considérez, par exemple, cette déclaration de Godelier: "Ce qui compte c'est moins que les hommes soient en général plus vigoureux et plus rapides que les femmes, que les limites qu'imposent aux femmes leurs grossesses périodiques et les soins de transport et d'élevage qu'elles donnent à leurs enfants..." (1976:24).

3. A l'inverse, Susan Carol Rogers (1975) prétend que les femmes détiennent beaucoup plus de pouvoir qu'on le croit généralement au sein des sociétés paysannes et que la domination mâle est en bonne partie une création mythique de l'anthropologie.

RÉFÉRENCES

AABY P.

1977 *Engels og Kvinderne, bidrag til rekonstruktion af kvindeløgikken*. Texte miméographié. Université de Copenhague.

ARCAND B.

1976 "Cuiva Food Production", *Revue canadienne de Sociologie et d'Anthropologie*, 13, 4:387-396.

ARDENER E.

1975 "Belief and the Problem of Women", "The Problem Revisited", in Ardener et Shirley (éds), *Perceiving Women*. London: Malaby Press.

- BAMBERGER J.
1974 "The Myth of Matriarchy: Why Men Rule in Primitive Society", in M.Z. Rosaldo et L. Lamphere (éds), *Woman, Culture and Society*. Stanford: Stanford University Press.
- BEAUCAGE P.
1976 "Enfer ou paradis perdu: les sociétés chasseurs-cueilleurs", *Revue canadienne de Sociologie et d'Anthropologie*, 13, 4:397-412.
- BICCHIERI M.G. (éd.)
1972 *Hunters and Gatherers Today*. New York: Holt, Rinehart and Winston.
- BROWN J.K.
1970 "A Note on the Division of Labor by Sex", *American Anthropologist*, 72:1073-1078.
- BURTON M.L., Brudner L.A. et White D.R.
1977 "A Model of the Sexual Division of Labor", *American Ethnologist*, 4, 2:227-251.
- CLASTRES P.
1974 *La Société contre l'Etat*. Paris: Editions de Minuit.
- DRAPER P.
1975 "Kung Women: Contrasts in Sexual Egalitarianism in Foraging and Sedentary Contexts", in R.R. Reiter (éd.), *Toward an Anthropology of Women*. New York and London: Monthly Review Press.
- EICHLER M.
1977 *The Origin of Sex Inequality, a Comparison and Critique of Different Theories and their Implications for Social Policy*. Texte mimeographié. Ontario: Institute for Studies in Education.
- ENGELS F.
1972 *The Origin of the Family, Private Property, and the State*. New York: Pathfinder Press.
- FRIEDL E.
1975 *Women and Men*. New York: Holt, Rinehart and Winston.
- GODELIER M.
1976 *Le sexe comme fondement ultime de l'ordre social et cosmique chez les Baruya de Nouvelle-Guinée – Mythe et réalité*. Texte mimeographié. Paris: Centre d'Etudes et de Recherches marxistes.
- GOLDMAN I.
1963 *The Cubeo*, Illinois Studies in Anthropology No. 2. Urbana: The University of Illinois Press.
- GOUGH K.
1973 *The Origin of the Family*. Toronto: New Hogtown Press.
- KIRSCH C.
1974 *La division sexuelle du travail et l'infériorité sociale des femmes*. Thèse de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
1976 "Relations entre les différenciations biologique et sociale des sexes", *Revue canadienne de Sociologie et d'Anthropologie*, 13, 4:435-447.

- LAMPHERE L.
1974 "Strategies, Cooperation and Conflict Among Women in Domestic Groups", in M.Z. Rosaldo et L. Lamphere (éds), *Woman, Culture and Society*. Stanford: Stanford University Press.
- LEE R.B.
1974 "Male-Female Residence Arrangements and Political Power in Human Hunter-Gatherers", *Archives of Sexual Behavior*, 3, 2:167-173.
- LEE R.B. et DeVore I. (éds)
1968 *Man The Hunter*. Chicago: Aldine.
- LÉVI-STRAUSS C.
1967 *Structures élémentaires de la parenté*. Paris: Plon.
- MEILLASSOUX C.
1975 *Femmes, Greniers et Capitaux*, Paris: François Maspéro.
- MURDOCK G.P.
1957 "World Ethnographic Sample", *American Anthropologist*, 59:664-687.
- MURPHY Y. et Murphy R.
1974 *Women of the Forest*. New York and London: Columbia University Press.
- O'LAUGHLIN B.
1974 "Mediation of Contradiction: Why Mbum Women Do not Eat Chicken", in M.Z. Rosaldo et L. Lamphere (éds), *Woman, Culture and Society*. Stanford: Stanford University Press.
- ORTNER S.B.
1974 "Is Female to Male as Nature is to Culture?", in M.Z. Rosaldo et L. Lamphere (éds), *Woman, Culture and Society*. Stanford: Stanford University Press.
- ROGERS S.C.
1975 "Female Forms of Power and the Myth of Male Dominance: a Model for Female/Male Interaction in Peasant Society", *American Ethnologist*, 2, 4:727-756.
- RUBIN C.
1975 "The Traffic in Women: Notes on the 'Political Economy' of Sex", in R.R. Reiter (éd.), *Toward an Anthropology of Women*. New York and London: Monthly Review Press.
- SACKS K.
1975 "Engels Revisited: Women, the Organization of Production, and Private Property", in R.R. Reiter (éd.), *Toward an Anthropology of Women*. New York and London: Monthly Review Press.
- SAHLINS M.
1974 *Stone Age Economics*. London: Tavistock.
- SALADIN d'ANGLURE B.
1977 *Mythe d'origine inuit*, communication verbale lors du séminaire sur le structuralisme, Université Laval.

SANDAY P.

1974 "Female Status in the Public Domain", in M.Z. Rosaldo et L. Lamphere (éds), *Woman, Culture and Society*. Stanford: Stanford University Press.

WEBSTER P.

1975 "Matriarchy: a Vision of Power", in R.R. Reiter (éd.), *Toward an Anthropology of Women*. New York and London: Monthly Review Press.